



Coopérative éco-culturelle

CIBARA

Bamako, Mali

cibara.info

223-542-6474

**L'écovillage culturel de Ballabougou,
un modèle de développement durable pour l'Afrique contemporaine**

Pourquoi un écovillage au Mali?

À prime d'abord, on pourrait penser que les villages d'un pays sahélien comme le Mali répondent à des critères écologiques. Cela est probablement vrai, si l'on se réfère aux modes d'organisation socio-économiques traditionnels. En effet, jusqu'à très récemment, les membres des castes socio-professionnelles (cordonniers, tisserands, forgerons et potières, etc.) fournissaient aux populations locales les outils et les instruments nécessaires à leur vie quotidienne. Les paysans pratiquaient une agriculture de subsistance sans connaître les engrais issus des industries modernes. La présence de certains interdits magico-religieux permettaient de protéger certains lieux possédant un caractère sacré. Les habitations de type soudano-sahéliennes étaient essentiellement construites en banco (mélange d'argile et de paille), en fibres végétales tressées, en peau ou en pierre, selon les aires culturelles et les régions géographiques. Des échanges entre les populations de pasteurs nomades et d'agriculteurs permettaient de s'assurer d'une diversité de produits essentiels. Un certain équilibre socio-économique était assuré par la stabilité des systèmes de production et d'échanges locaux, cet état des choses n'étant rompu que par les famines cycliques dues aux aléas climatiques ainsi qu'aux guerres et autres invasions.

Cependant, cette situation semble aujourd'hui fortement perturbée par les systèmes de consommation ayant été importés et plaqués sur les populations locales. Des stratagèmes insidieux et des campagnes de marketing scandaleuses permettent aujourd'hui de faire croire aux paysans analphabètes à la nécessité d'acheter à fort prix des engrais, des pesticides et des herbicides de synthèse, des semences transgéniques et des produits de consommation de qualité douteuse, aux effets pervers sur la santé et l'environnement. On dénigre les habitats traditionnels pour inciter les gens à construire de façon « moderne », avec murs de ciment et toitures en tôles. Les mères de familles abandonnent leurs condiments traditionnels, issus d'une science et d'un art séculaire de la cuisine, au profit des produits issus de l'industrie agro-alimentaire mondiale, avec un déclin des valeurs nutritives et une augmentation des problèmes de santé. Bref, en raison des logiques de l'économie de marché, les Maliens, et par extension les Africains en général, sont devenus consommateurs de biens parachutés sur leur continent par les pays industrialisés. Ces produits de consommation ne contribuant non pas à leur épanouissement mais plutôt à leur asservissement et à leur acculturation.

De plus, s'ajoutent à ce tableau les changements climatiques qui touchent le Sahel et la pression sur les ressources naturelles fragiles qu'exercent les activités humaines, contribuant à l'appauvrissement de la biodiversité ainsi qu'à celle des populations locales, condamnées à un exode forcé vers les bidonvilles des capitales ou en quête d'un eldorado d'outre-mer, se transformant parfois en un eldorado d'outre-tombe.

Le concept de l'écovillage culturel tend à vouloir rompre avec cette logique aliénante et dévastatrice, en introduisant des principes de développement endogène, autocentré et durable. Ainsi, il permet de réintroduire et de revaloriser des savoir-faire traditionnels tout en leur redonnant un souffle nouveau grâce à des savoir-faire et à des technologies exogènes qui peuvent, de façon complémentaire, contribuer à un véritable épanouissement culturel, social, économique, intellectuel et spirituel.

Cibara et l'écovillage culturel de Ballabougou

La coopérative éco-culturelle Cibara a été formée en 2007 afin de contribuer à la protection et à la valorisation du patrimoine écologique et culturel du Mali. S'appuyant sur les principes d'union et de solidarité, Cibara regroupe des paysans, des artistes, artisans ainsi que d'autres acteurs issus de différentes communautés culturelles maliennes, prêts à oeuvrer ensemble dans une perspective de développement durable.

Développé par Cibara, le projet d'écovillage culturel de Ballabougou s'inscrit dans une volonté de rassembler des hommes et des femmes autour d'une vision commune de développement social, économique et culturel durable. Il incarne l'ambition des Maliens de prendre en main leur avenir avec la ferme résolution de garantir le bien-être des générations futures.

Cette initiative est issue d'une part du désir de coopérants et volontaires de nationalité québécoise et française de consacrer leur temps et leur énergie à la mise en œuvre d'action de développement au Mali et, d'autre part, du souhait de la famille Keïta de voir la propriété familiale à nouveau exploitée de manière communautaire. Concession rurale de plus de 200 hectares située à 65 km au Sud de Bamako, entre le fleuve Niger et la route menant vers la Guinée, Ballabougou est en effet une véritable terre d'accueil dont la prospérité permettait autrefois à de nombreuses familles du Mandé de subvenir à leurs besoins.

D'après les riches témoignages écrits qui nous sont parcourus jusqu'aujourd'hui à travers les archives familiales, Ballabougou fut, des années 1930 aux années 1950, une véritable plaque tournante agricole pour la région du Mandé. Pourtant, force est de constater que la relève n'a pas pu mettre adéquatement en valeur l'héritage familial et qu'un déclin s'en est suivi après cette période d'abondance. Déjà, en 1965, le fils de Balla Keïta, Mamadou, dressait ce constat amer dans une lettre ouverte à sa famille:

« Lorsqu'on jette un regard sur le passé, on voit nettement qu'aucune réalisation n'a été faite depuis trente-trois ans de présence au pays mandingue. Pas de plantations, pas de construction ni d'élevage; aucune ressource valable pouvant garantir notre avenir et surtout celui de nos enfants. Rien ne peut prouver notre maintien définitif pour la défense du terrain que notre père a pu arracher de la main de ses rivaux malinkés, qui se sont fusillés pour le conserver.

Et pourtant avec ses charrues et ses bœufs, il faisait à lui seul des réalisations miraculeuses dont nous n'arrivons pas à faire le quart malgré notre effectif, notre instruction et les machines agricoles que nous possédons.

Il n'est pas trop tard pour nous mettre à l'œuvre et travailler avec plus de conscience et de dévouement, afin de préparer l'avenir de nos enfants.

Rendons hommage à notre bien regretté père qui nous a laissé deux trésors inépuisables. Ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni les animaux qu'il a laissé en héritage mais le terrain et l'instruction qu'il nous a transmis et qui doivent nous permettre de laisser son nom dans l'histoire mandingue. »

La vision et les ambitions que les membres de Cibara et les héritiers de la famille Keïta adoptent aujourd'hui pour le développement de Ballabougou s'inscrivent dans le prolongement de celles qu'en avait le pionnier Balla Keïta, un homme visionnaire qui avait le développement durable à l'esprit, avant même que l'on parle de ce concept.

Ce n'est pas une vision passéiste et nostalgique que les acteurs de Cibara cherchent à embrasser. Notre regard est résolument tourné vers l'avenir, avec des solutions adaptées aux problèmes contemporains de l'Afrique, et du monde en général.

La terre de Ballabougou a été cédée à la famille Keïta il y a trois générations afin de créer une zone tampon entre deux cantons, permettant ainsi de régler un litige foncier. Elle est alors devenue un symbole de paix dans la région du Mandé. Nous souhaitons aujourd'hui lui redonner sa vitalité d'antan, tout en protégeant son riche patrimoine écologique, de la rive du fleuve Niger à la forêt arborée, en passant par la plaine. Ce projet d'écovillage culturel accueillera à nouveau sur cette terre tous ceux qui auront la volonté de travailler ensemble à la construction d'un avenir meilleur pour eux-mêmes et les générations à venir. Comptant plus de deux cent hectares, nous comptons gérer cette concession rurale sous la forme de la fiducie foncière habitée, une approche somme toute novatrice au Mali, mais adaptée à un projet qui, on l'espère, fera un jour école au pays.

Les acteurs de Cibara partagent la conviction que l'union fait la force et que, grâce à la contribution de chacun, c'est l'ensemble de la population qui peut voir ses conditions de vie s'améliorer.

Depuis le début de l'année 2007, des Maliens, des Québécois et des Français ont commencé à réfléchir ensemble à la meilleure manière de mettre cette précieuse richesse que constitue la terre de Ballabougou au service d'un développement local durable. Les anthropologues qui travaillent sur le projet ont été à la rencontre des villageois, des artistes et des artisans afin d'échanger avec eux sur les difficultés rencontrées dans leurs activités et ainsi penser ensemble des solutions envisageables. C'est sur la base de ces différents constats qu'une ébauche de projet est proposée dans le présent document.

Les objectifs du projet d'écovillage culturel

Le projet d'écovillage culturel de la coopérative Cibara s'inscrit dans une démarche globale d'amélioration des conditions de vie de la population du Mandé et de valorisation du

patrimoine vivant malien, tout en ayant pour ligne de conduite la préservation de l'environnement. Ainsi, tous les projets qui contribuent à la protection et à la valorisation du patrimoine culturel et écologique du Mali sont les bienvenus au sein de Cibara. Issue d'une réflexion commune entre les différents acteurs engagés dans ce projet, la démarche se situe autour de trois grands axes que sont le développement local, la préservation de l'environnement ainsi que la préservation et la valorisation du patrimoine vivant.

a - Le développement local

Le développement local implique un développement de la qualité de vie, qui passe nécessairement par l'amélioration des conditions de travail, la valorisation de ce travail et de sa production. La diversité des activités exercées par les villageois laisse entrevoir un potentiel énorme qui reste pourtant peu exploité, en raison du manque de moyens matériels et financiers et des problèmes d'accès à la formation. Actuellement, les activités exercées par les villageois, - que ce soit l'agriculture, la pêche, l'élevage, la production de beurre de karité, de savon, la vannerie, l'apiculture...-, sont limitées par le manque de moyens nécessaires à une production viable et génératrice de bénéfices substantiels. Partant de constats que les villageois ont de réelles difficultés pour subvenir à leurs besoins, et ne disposent pas de ressources matérielles et énergétiques suffisantes, la nécessité de mettre les savoirs-faire et les ressources en commun est apparue comme le meilleur moyen de développer et valoriser les activités de la région.

Ce projet de développement local présente donc plusieurs objectifs :

- Permettre l'accès à des outils de travail adaptés aux activités exercées, en vue de développer quantitativement et qualitativement la production, et de faciliter le travail des acteurs;
- Permettre l'accès à la formation en lien avec l'activité exercée;
- Favoriser l'émergence de micro-projets entre les acteurs pour le développement et la valorisation de la production liée à l'activité;
- Développer les activités génératrices de revenus (activité de transformation des matières premières en produits à valeur ajoutée tels que le beurre de karité, le savon, le miel, l'huile de pourghère, etc.);
- La mise en valeur de la pharmacopée malienne et de la tradithérapie.

b- La préservation de l'environnement

La préservation de l'environnement s'inscrit à la fois dans une démarche globale de protection de la planète et du maintien de la biodiversité, et dans une démarche de développement agricole local. Cela implique de prendre des mesures pour la protection de cet environnement à l'échelle locale, afin de permettre à tous de bénéficier d'un cadre de vie agréable tout en préservant et en renouvelant les ressources précieuses mais toutefois limitées qu'offre la nature pour les générations à venir. Cela consiste également à envisager des mesures permettant d'optimiser le rendement de la terre, à travers des techniques issues de l'agriculture biologique.

L'utilisation des pesticides et des herbicides de synthèse, relativement répandue en milieu rural mandé, n'est pas sans conséquences sur la terre et sur la santé humaine. Le manque d'informations concernant les effets pervers de ces intrants chimiques amène de nombreux paysans à user de ces procédés empoisonnés pour la culture de leurs champs. Si les

conséquences sur l'environnement et la production ne sont pas directement visibles à court terme, elles sont pourtant dévastatrices sur le plan écologique et sanitaire, et les effets néfastes sur la terre, la production agricole et la santé sont trop importants pour les négliger.

Cibara se donne alors comme objectifs la mise en place et la promotion de l'agriculture biologique, avec les orientations suivantes:

- La formation aux techniques d'agriculture biologique : Valorisation des techniques d'agriculture alternatives (agro-écologie, agriculture biodynamique, etc.) ;
- L'utilisation, la préservation des semences et de produits locaux ;
- La mise en culture de plantes productrices de bio-carburant (pourghère).

c- La préservation et la valorisation du patrimoine vivant du Mali

«Le patrimoine vivant est la manifestation actuelle et contemporaine des différentes traditions qui ont jalonné l'évolution d'une société. [...] Une tradition est un moment de communion sociale ou culturelle dans laquelle une société se reconnaît.»¹ L'homme a des besoins sociaux au-delà de ses besoins vitaux. Connaître sa propre culture, créer avec ses mains ou son esprit, partager des valeurs, exprimer et échanger des idées sont autant d'éléments indispensables à l'épanouissement de l'être humain et qui méritent d'être encouragés, la richesse culturelle constituant en elle-même un vecteur puissant de développement global.

Nombreux sont les artistes de talent au Mali qui ne peuvent développer leurs activités, faute de moyens pour exprimer et produire leur art. L'expression de leur talent se trouve limitée par l'absence de lieu de travail ou d'outils nécessaires à la production de leur art. Par ailleurs, l'accès à la culture est quasi inexistant en milieu rural mandé et pourtant le patrimoine culturel est bien vivant ! Ainsi, la valorisation et le développement de l'art malien sous ses différentes formes est l'un des objectifs majeurs de Cibara.

Pour la préservation et la valorisation du patrimoine vivant du Mali, Cibara se donne deux objectifs principaux :

Permettre aux artistes de développer leurs activités et valoriser leur travail :

- En fournissant aux artistes un lieu de travail convenable et des outils appropriés ;
- En rendant accessible les matières premières nécessaires à l'activité ;
- En permettant une plus large diffusion de leur art, par le biais d'un réseau de vente plus élargi, sous forme de commerce équitable notamment ;
- En favorisant les initiatives artistiques innovantes ;
- En développant des réseaux de partenariats entre artistes maliens et d'autres nationalités ;
- En développant les lieux de représentations des arts de la scène pour permettre aux artistes de faire connaître leur art à un large public.

Rendre accessible la culture sous toutes ses formes à une large partie de la population :

Les faibles ressources financières dont disposent les acteurs engagés pour ce projet ne leur permettent généralement pas d'accéder à la culture dans ses différentes formes d'expression.

¹ Centre de valorisation du patrimoine vivant. www.cvpv.qc.ca

Cibara, en tant que coopérative éco-culturelle s'engage dans ses objectifs à permettre l'accès à la formation aux différents métiers d'arts et aux arts de la scène grâce à la collaboration des maîtres artisans et des professionnels du spectacle.

Des solutions écologiques et alternatives pour un développement durable

Afin de rompre avec les modèles et les méthodes appliqués dans de nombreux projets développés sur le terrain, il convient d'adopter une vision radicalement différente, critique et respectant les principes écologiques du développement durable. Les contacts déjà effectués en Afrique de l'Ouest et ainsi que les expériences observées dans différents pays nous ont permis d'envisager certaines propositions éclairées.

D'abord, en terme de construction de bâtiments, nous adoptons la vision développée par l'Association « La Voûte Nubienne » et le programme « Des toits de terre au Sahel » (www.lavoutenubienne.org), que les représentants de l'association sont venus nous présenter à Bamako en septembre 2007. Inspirée d'un héritage technique africain, cette architecture alternative utilisant la terre comme matériau principal permet à la fois de préserver le bois devenu rare au Sahel, d'améliorer le confort des habitants en leur offrant des maisons adaptées aux rudes conditions climatiques et de développer des projets de construction pleinement intégrés dans l'économie locale. Les chantiers-écoles que développent la Voûte Nubienne permettent également de former des maçons paysans appelés à devenir des entrepreneurs indépendants, favorisant ainsi leur autonomie financière et le développement local.

Ainsi, nous envisageons construire l'ensemble des grands bâtiments de l'écovillage selon la technique développée par l'association la Voûte Nubienne, en partenariat avec celle-ci. Concernant les matériaux utilisés, nous tenterons toujours de préconiser les matériaux locaux, telle que la terre et la pierre des champs. Le bois, pour les portes, fenêtres et planchers, nécessite une attention particulière considérant qu'il est rapidement attaqué par les termites voraces. Essayons donc de voir si des teintures végétales mariées à des pesticides organiques pourraient être considérées.

Les peintures murales pourraient s'inspirer de la technique traditionnelle des Kassena du Burkina Faso, à base de pigments naturels: graphite, talc, latérite, terre grise très cohésive, bouse de vache, cendre de bois, etc. Les femmes kassena assurent la décoration murale en représentant des signes symboliques géométriques ou zoomorphes liés à leurs cultures et traditions. Les murs doivent d'abord être décapés et les fissures des murs colmatées. La technique de la peinture nécessite ensuite la pose de la couche de latérite, le lissage avec la pierre, la pose de gravure, la coloration des signes ou des symboles, le lissage minutieux des différentes couleurs et enfin le vernissage avec la préparation d'un certain suc (gomme arabique?). Bref, cette technique semble suffisamment sophistiquée et écologique pour qu'elle mérite qu'on s'y intéresse de près. Nous pourrions faire appel aux artistes peintres de la coopérative pour effectuer des murales fascinantes sur les parois intérieures et extérieures des bâtiments, afin de faire de celles-ci des oeuvres habitables.

Suivant les grands domaines d'intervention développés par Cibara, nous souhaitons à long terme construire à Ballabougou des bâtiments adaptés à ces préoccupations et à l'environnement local, tout en considérant le potentiel éco-touristique. Notons que l'immense superficie du terrain nous permet de voir grand !

Des infrastructures pour le développement local

Comme point d'accueil de l'écovillage de Ballabougou, près du stationnement, nous pourrions aménager notre boutique coopérative, offrant les produits agro-alimentaires et artisanaux développés par les membres et travailleurs de la coopérative Cibara. Une arche végétale au-dessus de la route pourrait être cultivée, où sera accroché un panneau ingénieusement sculpté et décoré annonçant l'aire écologiquement et culturellement protégée qu'est Ballabougou. Dès les premiers mètres, pensons à des sentiers pédestres accueillants et fleuris, près d'où seront aménagés des vergers.

Afin d'assurer la coordination des activités et les communications, un bâtiment réservé au bureau de la coopérative doit être aménagé, avec un accès Internet assuré par une coupole satellite constituée de matériaux recyclés. Une salle adjacente pourra être aménagée sous forme de salle d'informatique et de cyber-café avec des ordinateurs équipés de logiciels libres, tel Ubuntu, configurés pour être utilisés dans l'un ou l'autre des deux systèmes d'écriture (n'ko et latin). L'accès Internet sera possible par le réseau sans fil Orange. De ce lieu pourront être édités nos journaux bilingues en malinké et en français (sur papier recyclé avec des encres végétales) pour la distribution auprès des populations rurales et urbaines. Une radio communautaire bilingue pourrait également être envisagée, considérant que la radio constitue le meilleur moyen de communication à l'échelle locale et que notre équipe compte en son sein des animateurs radio expérimentés.

Une cuisine communautaire, où seront préparés les mets à partir des produits agricoles biologiques, et une aire de repas aménagée à l'ombre des arbres doit être considérée pour nourrir quotidiennement les membres de la coopérative ainsi que les visiteurs de passage. Considérons le plus possible l'utilisation de bio-gaz ou d'autres combustibles écologiques afin d'alimenter la cuisine. Des fours solaires sont envisageables également. Le bio-gaz, quant à lui, pourrait être tiré à partir des fosses à fumier ou des fosses sceptiques.

Un bâtiment subdivisé en plusieurs grandes salles pourra servir à la transformation agro-alimentaires sous forme de produits à valeur ajoutée (produits de la ruche, conserves, confitures, plats préparés, produits laitiers, produits du karité, etc.) destinés à être vendus sur les marchés régionaux et internationaux, idéalement à travers les réseaux du commerce équitable. Ce bâtiment abritera un moulin ainsi qu'une machine multi-fonctionnelle, utile notamment dans la production du beurre de karité.

Au niveau de l'éducation, considérons nécessairement des espaces réservés à la petite enfance, ainsi qu'une demi-douzaine de classes pour les enfants de niveau primaire et secondaire, afin d'y accueillir également les élèves des villages avoisinants (Nankilabougou et Niaganabougou) qui ne bénéficient pas actuellement d'écoles adéquates. En plus du programme scolaire proposé par le Ministère de l'éducation malien, nous y développerons un programme enrichi, incluant l'écologie, les arts et la culture, les langues, etc. Les *djelis*, maîtres de la parole, seront invités à faire la narration des hauts faits de la riche histoire de la civilisation mandingue. Des aires de jeu sont à considérer, afin de favoriser le développement physique des enfants. Quelques classes devront être aménagées pour l'alphabétisation en n'ko (système d'écriture mandingue) et la formation des adultes, particulièrement des femmes qui accusent un niveau d'analphabétisme des plus élevés.

Un petit centre de santé communautaire est nécessaire, étant donné les problèmes de santé fréquemment rencontrés sur le terrain. Nous pourrions y aménager autour des jardins de plantes médicinales, afin de valoriser l'usage de la pharmacopée locale. Des formations en

nutrition, en santé reproductive ainsi que dans d'autres sphères de la santé familiale pourront être offertes aux personnes volontaires.

Imaginons également la construction d'un centre de prière. Un endroit simple, dénué d'artifice, inspirant et lumineux, permettant à tous de s'imprégner de la dimension sacrée de la vie. Un endroit de paix, de prière et de méditation.

Des infrastructures pour la protection de l'environnement

Dans un espace retiré et dégagé, nous pourrions aménager le pavillon des énergies renouvelables, accueillant un parc de panneaux photovoltaïques et des groupes électrogènes alimentés en bio-diésel. Nous pourrions pour cela nous inspirer de l'expérience concluante menée dans le village malien de Keleya, électrifié grâce à l'huile de pourghère (*jatropha curcas*), une plante poussant facilement dans le Sahel et dont nous pourrions tirer d'ici trois à cinq ans une production suffisante pour fournir une source d'énergie considérable pour les besoins des écovillageois de Ballabougou. Ce pavillon comprendra également une salle de formation aux énergies renouvelables.

Un centre de recyclage devra également être envisagé afin d'y former les paysans à la transformation des rebus qui ont envahis leurs campagnes. Ainsi, le plastique, le verre, le papier et le métal pourraient être remodelés en des objets utilitaires ou décoratifs vendus dans notre boutique coopérative, assurant ainsi une activité rémunératrice pour les travailleurs et travailleuses.

Naturellement, pour toutes formes d'actions de développement dans cette zone, il faut considérer un facteur vital, c'est-à-dire la maîtrise de l'eau. Ainsi, il faudra considérer le perçage d'un forage ou plus, puisque les puits traditionnels à petit diamètre s'épuisent durant la saison sèche. Afin de s'assurer d'un maximum de productivité agricole, un système d'irrigation doit être envisagé, alimentant les jardins, vergers et plantation, mais aussi les principaux bâtiments et les espaces réservés aux latrines, aux douches et à la buanderie. L'évacuation des eaux usées vers des bassins de décantation doit être également considérée, grâce à des systèmes naturels de filtration (sables, plantes aquatiques, etc.).

Un bâtiment doit aussi être voué aux formations en agro-écologie et autres techniques agricoles alternatives. De par sa nature pédagogique, cette espace nécessite d'être entouré de jardins, des vergers et des fosses à compost. Non loin de là, nous pourrions localiser les enclos pour le bétail et les animaux d'élevage. Le fumier pourra ainsi être facilement redirigé vers les fosses à compost.

Un hangar réservé à la conservation des aliments est nécessaire. Nous pouvons pour ce faire imaginer le creusage de caves, ou encore l'installation de trappes de ventilation favorisant le passage de l'air frais. Bref, la priorité demeure la conservation maximale des fruits, légumes, céréales, produits laitiers et autres produits transformés sans avoir recours à la réfrigération, coûteuse, énergivore et peu écologique. Les toitures pourront être utilisées pour le séchage des aliments ou comme toits verts.

Des infrastructures pour les arts et la culture

En s'inspirant de la mission du « Centre de Valorisation du Patrimoine Vivant » à Québec (www.cvpv.qc.ca) et de celle du Norbulingka Institute à Dharamshala en Inde

(www.norbulingka.org), dédié à la transmission du patrimoine culturel tibétain, nous pouvons dorénavant et déjà imaginer un pavillon de formation aux métiers d'arts, avec des classes ouvertes aux hommes, aux femmes et enfants maliens et étrangers intéressés par l'apprentissage des arts textiles (tissage, teintures végétales telles que le bogolan et l'indigo), de la lutherie, de la poterie, de la vannerie, de l'ébénisterie, de la bijouterie, de la sculpture, de la maroquinerie, etc. Une salle d'exposition pourrait également y être aménagée.

À quelques centaines de mètres de ce pavillon, visualisons-en un autre dédié à l'enseignement des arts de la scène tels que la musique, la danse et le théâtre. Des salles aérées, avec de grandes arches, des toitures aménagées avec terrasses couvertes d'un préau en paille, une aire de danse avec planchers de bois et une considération toute particulière pour les conditions acoustiques afin d'y monter éventuellement un studio d'enregistrement, telles sont les préoccupations qui nous apparaissent essentielles pour la construction de ce pavillon. Un mini-amphithéâtre en plein air permettrait d'y tenir des spectacles offerts à la population locale et aux visiteurs.

La famille Kouyaté, *djelis* (griots) de la famille Keïta depuis des siècles, se trouve installée à Niangabougou, un village situé à quatre kilomètres de Ballabougou. Cette année, Famoro Kouyaté, chef des *djelis* du Mandé, nous a offert l'immense privilège de nous faire découvrir le tombeau de son illustre ancêtre, Balla Fasséké Kouyaté, qui fut au XIII^e siècle le *djeli* de Soundjata Keïta, fondateur de l'Empire du Mandé. Il nous a donné sa bénédiction pour faire de ce lieu un espace de valorisation de l'héritage griotique. Nous avons donc pensé y ériger un petit musée et un sentier retraçant les origines de cette institution historique qu'est la *djeliya*. Le musée interactif pourra y présenter des témoignages oraux et musicaux, issus de fonds d'archives, en plus de la présentation des instruments musicaux traditionnellement utilisés par les *djelis* mandingues, tels le n'goni, la kora, le tama et le balafon. Ce musée pourrait constituer une source de revenus financiers pour les *djelis* formés comme guides. Sensibles à la pandémie du sida en Afrique, les membres de Cibara reverseront les bénéfices à des programmes de sensibilisation et d'assistance aux familles atteintes.

Des infrastructures pour l'écotourisme

Afin d'assurer l'hébergement des travailleurs, résidents et visiteurs, nous devrions envisager la construction de maisonnettes comprenant de une à trois chambres chacune. Nous pouvons considérer la construction d'une vingtaine de celles-ci de part et d'autre de la route, à au moins cent mètres de distance de celle-ci. L'accès au fleuve étant garanti sur une distance d'un kilomètre, nous pourrions également considérer à long terme la construction d'une quinzaine de maisonnettes semblables, sur une partie élevée du terrain, au-dessus du niveau du fleuve. Les activités nautiques telles que le kayak et la pirogue pourront s'y développer. Une connexion fluviale Bamako-Ballabougou pourra être envisagée avec des pirogues, route fluviale pouvant se prolonger jusque dans les régions reculées de la Guinée et du Mali lors d'excursions organisées avec des guides expérimentés.

Des habitations alternatives peuvent être considérées, notamment des tentes tissés à partir du chanvre textile, une fibre des plus résistante. Ces toiles peuvent être accrochées aux branches et aux troncs des grands arbres, formant des chapiteaux originaux et vivants!

Des pistes cyclables pourront éventuellement être aménagées, favorisant le développement du cyclisme et des activités écotouristiques dans la région. D'ailleurs, notons que les travaux d'aménagement de la route partant de Bamako jusqu'à la frontière de la Guinée doivent

débuter au cours de l'année 2008, permettant de désenclaver les villages installés le long du fleuve, tel que Ballabougou.

Préservation du patrimoine naturel pour Lassa

Jusqu'à aujourd'hui, la coopérative Cibara a eu ses bureaux dans le quartier Faso Kanu, sis sur la rive droite du fleuve Niger à Bamako. Communément appelée Cibara So (la Maison de Cibara), cette concession a accueilli, depuis le début de nos activités au Mali, les réunions de la coopérative tout en servant d'espace de travail et de vie pour les bénévoles et stagiaires étrangers et autres coopérants volontaires et artistes. Ainsi, Français, Belges, Québécois, Mexicains et amis burkinabè et bien sûr maliens sont passés à tour de rôle, animant de leur énergie cet espace collectif.

Toutefois, il nous est apparu évident, depuis les derniers mois, avec l'afflux croissant des amis de Cibara, que l'espace devenait un peu exigü. Également, le positionnement au coeur d'un quartier populaire africain, avec les inconvénients que cela comporte, notamment en ce qui concerne pollution de l'air (les ordures ménagères sont brûlées à proximité), nous a motivé à rechercher un lieu plus adapté à nos activités socioculturelles et en accord avec nos préoccupations environnementales.

Ainsi, en octobre 2007, nous nous sommes procuré un terrain de 5000 m² sur la colline de Lassa, à la sortie ouest de Bamako. Cet espace d'une grande beauté naturelle, en bordure d'une falaise escarpée rappelant le pays Dogon, surplombe les quartiers périphériques de Bamako. La perspective avantageuse qu'offre sa position surélevée détermina le nom du village, dont l'étymologie vient du mot « lasàa » qui, en langue bamanan, signifie « bien distinguer, détecter, repérer ».

En effet, Lassa comporte des points d'observation permettant de jouir d'une vue imprenable sur la ville en contrebas, dont les quartiers s'entassent au creux d'une cuvette bordée par cinq collines tabulaires. En saison sèche, les jours où l'harmattan souffle le sable et la poussière du Sahara vers le sud du pays, on ne distingue pratiquement que l'Hôtel de l'Amitié, ainsi que les deux minarets de la Grande Mosquée. L'imposant Palais présidentiel, quant à lui, se laisse admirer, avec son architecture sous forme d'acropole surplombant la ville du haut de Koulouba, surnommée la « colline du pouvoir » par les Bamakois. Aussi, la plupart du temps, nous pouvons observer à vue d'oeil l'intense pollution qui pèse lourdement au-dessus de la ville et rend la capitale irrespirable, contribuant ainsi à l'augmentation des maladies respiratoires chroniques.

L'antériorité historique de Lassa par rapport à la capitale malienne est soutenue par la tradition orale et la mémoire collective. Lors de nos recherches anthropologiques, les aînés nous racontèrent que leurs ancêtres, des chasseurs originaires de Siby au Mandé, auraient découvert ce lieu alors qu'ils chassaient la girafe.

Ainsi, il nous apparaît logique et même essentiel d'établir un lien symbolique entre la colline et le fleuve, en érigeant les quartiers généraux de Cibara à Lassa tout en développant notre écovillage culturel à Ballabougou. De plus, nous l'avons vu, un lien historique et culturel existe entre Lassa et le Mandé. On retrouve à Lassa les mêmes grandes familles malinkés que dans les villages du Mandé, soit les Kamara, les Keïta, les Kanté, etc. De plus, en suivant la chaîne des Monts Mandingues, il est possible de prendre Lassa comme point de départ pour des randonnées en vélo de montagne ou à cheval et ce, jusque dans les prolongement des

massifs en Guinée. Sur cette route, nous pourrions y rencontrer des sites archéologiques ainsi que des villages traditionnels, à peine touchés par le rouleau compresseur du modernisme. Des cérémonies de masques y ont été observées et des échanges culturels se pratiquent entre ces villages perdus au creux des collines.

La présence de Cibara à Lassa pourra également contribuer à la sensibilisation des populations locales face à la protection de leur héritage culturel et écologique. En effet, nous avons notamment remarqué depuis ces dernières années un déclin du patrimoine architectural. Les nouveaux quartiers de Lassa se construisent de manière anarchique, avec des maisons de ciment et de tôles qui viennent défigurer le paysage de la colline. Dans les vieux quartiers, certaines familles préfèrent casser leur ancienne maison traditionnelle en banco afin de reconstruire avec des matériaux modernes, pourtant coûteux et inadaptés aux conditions climatiques du pays.

De plus, la proximité de la ville entraîne des problématiques environnementales que les autorités ne réussissent plus à gérer. Les déchets viennent s'amonceler sur la colline, déversés par des camions en provenance des quartiers périphériques. Des autorités locales mal intentionnées ont même fait la promotion de cet « engrais » auprès des petits cultivateurs de Lassa qui, aujourd'hui, sont même prêts à payer pour qu'on vienne déverser dans leurs champs des tonnes d'ordures ménagères, composées de sachets plastiques, de déchets métalliques et autres matières non-biodégradables.

Également, les quelques cascades d'où coulent des sources d'eau minérale sont fréquentées par femmes du village qui viennent y faire leur lessive, avec des savons commerciaux au phosphate, contribuant ainsi à la détérioration d'une ressource précieuse. Sur notre terrain à Lassa, nous avons eu le bonheur d'y découvrir une cascade, bien cachée derrière la végétation abondante, d'où coule une eau limpide et claire. Notre devoir est donc de préserver cette richesse tout en rendant cette ressource accessible à la population locale, qui s'en trouve privée durant la saison sèche, alors que les robinets installés par l'Énergie du Mali ne fournissent plus à la demande des Bamakois. Loin de nous l'idée de privatiser une ressource vitale!

La cascade présente sur notre terrain pourrait couler à l'année si nous installions un système discret de récupération de l'eau qui permette à celle-ci de remonter et de s'écouler à nouveau, tout en garantissant un effet des plus naturel. Des bassins y seront également aménagés afin d'y réserver l'eau pour la baignade ou la relaxation. Les parois de la cascade et de la falaise pourront bénéficier aux amateurs d'escalade. Des tyroliennes pourront également être installées de haut en bas de la falaise pour les amateurs de cirque et de sensations fortes.

En contrebas, un puit à grand diamètre sera creusé afin de garantir l'approvisionnement en eau pour tous. De plus, il serait ingénieux de développer un système d'irrigation afin de garantir la productivité des jardins biologiques et des vergers qui pourront être aménagés sur la parcelle.

L'espace du terrain comprend une partie rocheuse, en bordure de la falaise, où pourraient être érigées des habitations construites avec la technique architecturale de la « Voûte Nubienne », expliquée plus haut. De plus, les nombreuses pierres disponibles sur le terrain pourraient être utilisées pour les fondations ainsi que pour le revêtement extérieur, suivant l'esthétique des habitations dogon. Deux ou trois bâtiments du style, avec terrasses aménagées, pourraient permettre d'y accueillir un café-resto, où seraient exclusivement offerts des produits agro-alimentaires issus de la production de la coopérative. Une boutique permettra aux gens de

passage à Bamako de venir se procurer nos produits équitables, tout en jouissant d'un espace naturel sans pareil en périphérie de la capitale malienne. Des soirées spectacles acoustiques permettront à nos artistes musiciens, comédiens et danseurs de se produire devant un public attentif. Des conférences sur l'environnement et autres sujets citoyens pourront y être organisées, grâce à la collaboration d'autres structures partenaires.

Des cases africaines réservées aux hôtes de Cibara seront aménagées de part et d'autre du terrain, le long de la falaise. Des toilettes compost et des douches utilisant des réservoirs alimentés par le puit et les pluies de saison seront installées.

Le terrain compte quelques petits arbres, dont cinq jeunes baobabs. Le seul grand arbre, un karité, sera réservé pour accrocher à son tronc un chapiteau en coton, fabriqué par un artisan touareg. Celui-ci sera décoré de teintures végétales et divisé en quatre parties noir, blanc, jaune et rouge, suivant les différents peuples humains. Des ateliers pourront s'y dérouler le jour, l'espace pouvant se transformer le soir venu en un lieu convivial tel un petit café spectacle.

L'École Ô de Lassa

Tout un programme de sensibilisation pourra être mis en place à Lassa à partir du moment où Cibara bénéficiera d'un espace de travail et de lieux de formation. Nous avons pensé y développer une école multi-disciplinaire qui pourrait s'appeler « l'École Ô », où les gens seront initiés aux principes de l'écologie, aux métiers d'art ainsi qu'aux arts de la scène. Le surnom de « colline de l'espoir » sera alors pleinement mérité.

Étant donné la grande disponibilité des pierres, une attention particulière pourrait être accordée à la sculpture sur pierre, grâce aux enseignements de maîtres africains ou en provenance de l'étranger. Des séances de danse, de percussions et autres arts de la scène pourront être ouvertes au grand public et ainsi, toutes les activités culturelles réalisées à Lassa nous permettront de faire le pont avec l'écovillage culturel de Ballabougou.

L'union fait la force

À l'heure où les activités de Cibara Mali sont en plein essor, nous nous adressons à l'expertise et à l'expérience de partenaires potentiels, avec lesquels nous pourrions réaliser cette vision, loin d'être utopique mais belle et bien réaliste. En développant une synergie avec nos partenaires, nous espérons développer ce projet pour le mieux-être des populations locales, pour la préservation et le rayonnement de l'héritage culturel malien, des savoir-faire locaux ainsi que pour la protection de l'environnement.

À terme, nous avons l'ambition que ce projet-pilote se pérennise et puisse ainsi devenir une référence dans la sous-région et au-delà. Nous espérons humblement pouvoir semer des graines d'espoir afin d'en inspirer d'autres dans la voie du développement durable et du respect de la vie, permettant de rêver d'un avenir meilleur pour tous.

Rédaction: Comité de coordination, de recherche et de financement de la coopérative éco-culturelle Cibara.

Coordonnateur: [Pascalô Vallières \(M.A. anthropologie\), pascalo@cibara.info.](mailto:pascalo@cibara.info)

Stagiaires en anthropologie du développement durable: Fanny Oliveros, Élodie Beaumont, ©CIBARA, 2007